

Jospin et ses fidèles

T.A.
- Na avafere eua des
ααααα
εεεεε

ON disait de lui, à droite, que c'était « un moteur Diesel » et que la décision de provoquer des élections législatives anticipées le laisserait évidemment en panne sèche. Les stratèges de la majorité sortante avaient oublié que Lionel Jospin, décrit souvent comme solitaire et taciturne - il n'est ni l'un ni l'autre -, est aussi un lutteur. Pour cette première campagne sans l'ombre du « père », François Mitterrand, et sans la surveillance pointilleuse des « éléphants » du Parti socialiste, le conseiller général du canton de Cintegabelle (Haute-Garonne) n'a pas eu besoin, cette fois, de deux mois, comme en 1995, pour « fendre l'armure ». Il s'est jeté dans la bataille, avec des atouts trop négligés par ses adversaires : une équipe en bon état de marche et la remise au goût du jour, dans un parti encore insuffisamment rénové, du travail collectif.

Pendant cette campagne courte et très personnalisée, où il est apparu comme l'homme-orchestre du PS - du moins jusqu'à l'entrée en lice dans l'entre-deux-tours des « mousquetaires » Martine Aubry, Catherine Trautmann, Ségolène Royal, Dominique Strauss-Kahn, Jean-Marc Ayrault, Jack Lang et Bernard Kouchner -, Lionel Jospin a pu transformer son image. A le voir débarquer de l'avion avec une équipe de quatre personnes, dans les nombreux déplacements au cours desquels il est allé « passer le témoin » aux candidats, de Tours à Quimper, de Metz à Clermont-Ferrand, de Montpellier à Toulouse, de Poitiers à Villeurbanne, tout en essayant de reconquérir son propre mandat en Haute-Garonne, on aurait pu de nouveau le croire seul aux commandes. « Il a toujours fonctionné en collectif, mais il déteste donner l'image qu'il pourrait avoir une espèce de « bande » autour de lui », explique Dominique Merchez, son attaché de presse. Lionel Jospin n'est pas un homme de réseaux. Il fait travailler plusieurs cercles, plus ou moins formels, dont il aime « croiser » les avis.

Le premier cercle, celui des fidèles, réunit un groupe plutôt hétérogène - où des énarques côtoient des scientifiques - cimenté par un attachement presque sans faille. Ce sont ceux qui ont travaillé avec lui au ministère de l'éducation nationale ou lors de son premier « septennat » à la tête du PS, qui sont restés proches, tout en se reclassant par leurs propres moyens, quand il a failli, en 1992, abandonner la politique - ce que ses détracteurs appellent « sa traversée du bac à sable » -, qui l'ont rejoint lorsqu'il s'est porté candidat à la présidence de la République, qui l'ont suivi lorsqu'il a été plébiscité, en octobre 1995, comme premier secrétaire du PS, qui ont embrayé dès que la dissolution est devenue une évidence.

Daniel Vaillant, le seul dans le parti à qui, dit-on, Lionel Jospin fait totalement confiance, est le premier d'entre eux. Celui qui peut lui conseiller, au lendemain du premier tour, de valoriser les bons résultats des candidates socialistes ou de ne pas se laisser « piéger » par la droite sur l'immigration, en étant à peu près sûr d'être écouté. En marge du PS, Claude Allègre, l'ami de presque quarante ans, est l'autre homme de confiance. Son renvoi de la présidence du Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM) a opportunément ramené l'ancien conseiller spécial du ministre de l'éducation dans l'équipe nationale de campagne. Boîte à idées et cheville ouvrière.

C'est dans ce cercle de fidèles que Lionel Jospin a bâti, non pas son cabinet en bonne et due forme - il n'a pas suivi ses prédécesseurs sur ce point -, mais son « staff fonctionnel ». Henry Pradaux, son ancien chef de cabinet au ministère de l'éducation, en est le délégué géné-

ral, Nicole Baldet, son assistante, celle qui « gère son temps », Dominique Merchez, son attaché de presse. S'y croisent aussi Christian Sautter, ancien secrétaire général adjoint de la présidence de la République et ancien préfet de la région Ile-de-France ; Pierre Moscovici, chargé des études au secrétariat national et qui était son « budgétaire » rue de Grenelle ; Jean-Christophe Cambadélis, chargé des relations extérieures ; Bertrand Delanoë, sénateur de Paris ; Dominique Strauss-Kahn, ancien ministre de l'industrie ; Claude Estier, le président du groupe socialiste au Sénat qui a inscrit son « jospinisme » dans la continuité de son mitterrandisme ; et aussi les amis du mitterrandisme ou du 18^e arrondissement de Paris (l'ancienne circonscription de Lionel Jospin) : Pierre Schapira, Ahmed Ghayet, Vincent Peillon ou encore Gérard Le Gall, l'expert électoral. « C'est une bande qui ne fonctionne pas en clan », assure un proche. Même si deux sous-groupes - l'un autour de Daniel Vaillant et de Bertrand Delanoë, l'autre autour de Pierre Moscovici et de Jean-Christophe Cambadélis - rivalisent d'influence à fleurets mouchetés.

« J'ai une relation de confiance avec Jospin, mais je ne suis pas courtisan. Je suis un peu plus râpeux », explique Gérard Le Gall, qui passe au crible les sondages et les analyses de circonscriptions, tout en étant devenu « le » spécialiste du Front national au PS, au risque de provoquer de solides inimitiés dans l'entourage du « patron ».

Le deuxième cercle, celui des permanents, est interne au parti et s'efforce de transcender les traditionnels « courants ». On y rencontre aussi des secrétaires nationaux, comme le rocardio-jospiniste Manuel Valls, le fabiusien Alain Claeys, l'ex-deloriste François Hollande, l'ex-chevènementiste Pierre Guidoni, Jean-Marie Le Guen, le « patron » de la fédération de Paris, Jack Lang, Alain Richard, Jean-François Gueullette, Yves Colmou. On y a retrouvé, à la faveur de la campagne, l'ancien chef de file universitaire de Mai 1968, Alain Geismar, qui chaque matin, à 7 h 30, a préparé pour le premier secrétaire une revue de presse en guise de hors-d'œuvre à la réunion quotidienne de la cellule communication pilotée par Manuel Valls.

C'est au sein de ce cercle que deux personnalités se sont révélées durant la campagne. Manuel Valls a pris en main, en liaison étroite avec Lionel Jospin, la communication. C'est lui qui a travaillé sur le slogan de la campagne, « changeons d'avenir » ; sur les affiches ; sur les panneaux des meetings se déclinant sous forme de compte à rebours - « dix jours pour changer de majorité » - jusqu'à ce qu'ils soient transformés, le 22 mai, à Toulouse, en cœurs glissant dans une urne ; sur la présentation du programme, le « petit livret vert », diffusé à onze millions d'exemplaires. Pour réussir, Manuel Valls, éliminé au premier tour dans le Val-d'Oise où il affron-

« Il a toujours fonctionné en collectif, mais il déteste donner l'image qu'il pourrait avoir une espèce de "bande" autour de lui »

taït... Robert Hue, a assuré la liaison avec les publicitaires comme son ami Stéphane Fouks, Jacques Séguela, Jean-Pierre Audour, ami du premier secrétaire, et l'homme de télévision Alain Denvers. Il a aussi travaillé avec un « bac+13 » de trente-cinq ans, Aquilino Morelle.

Aquilino Morelle, c'est l'atypique de la « bande », venu au socialisme en rupture avec la « génération Mitterrand ». Interne aux hôpitaux de Paris, il se découvre une soudaine vocation pour Sciences-Po. Il mène les deux de front et atterrit à l'ENA, occasion de rencontrer, au jury qui lui fait subir son concours d'entrée, Pierre Moscovici. Les deux hommes

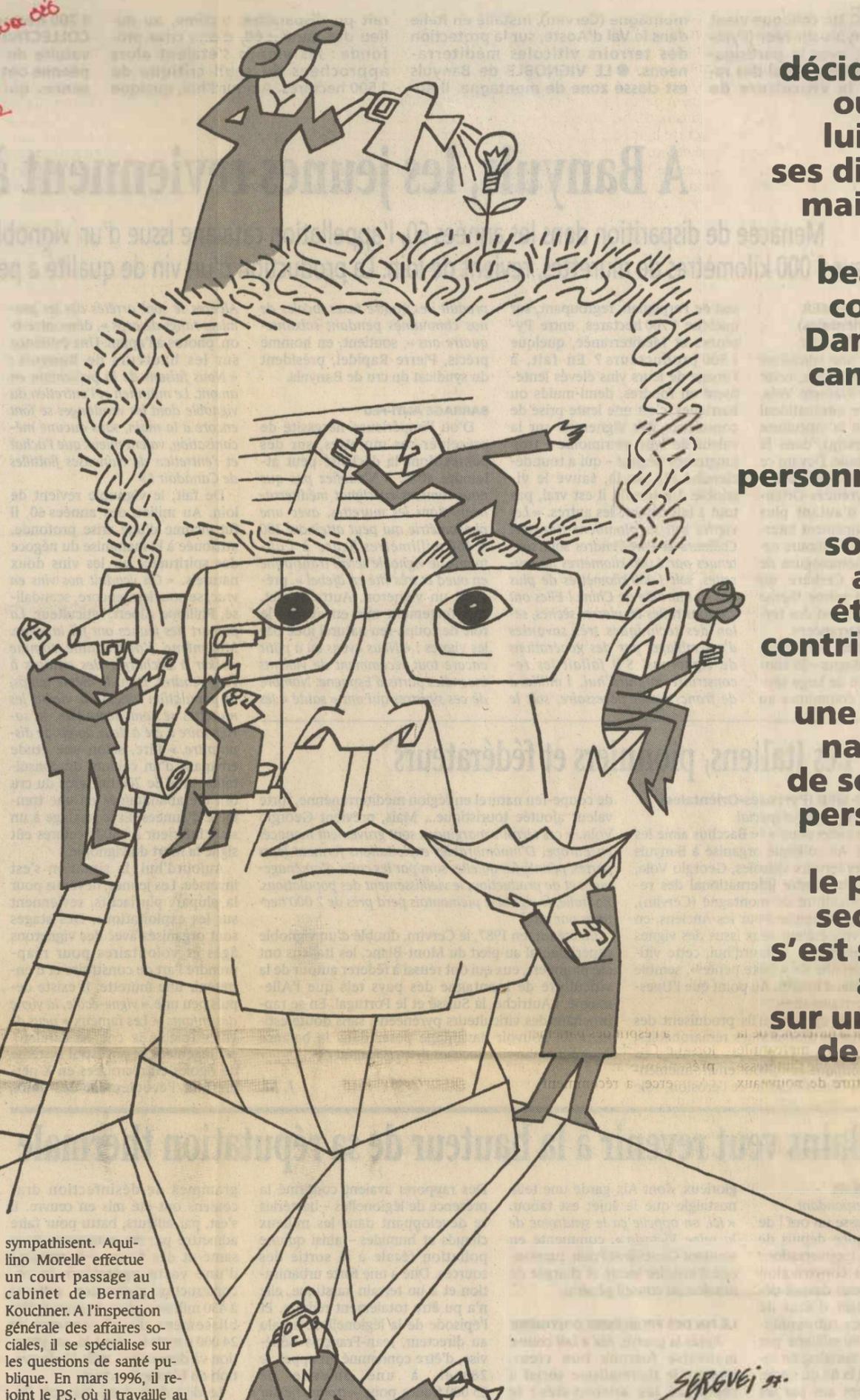
sympathisent. Aquilino Morelle effectue un court passage au cabinet de Bernard Kouchner. A l'inspection générale des affaires sociales, il se spécialise sur les questions de santé publique. En mars 1996, il rejoint le PS, où il travaille au secrétariat aux études tout en devenant la « plume » de Lionel Jospin. Une plume inhabituée : il n'écrit pas les discours - que le premier secrétaire rédige lui-même à la main et, généralement, au dernier moment - mais livre des trames ou des notes pour des émissions de télévision. « Il n'aime pas que les choses lui arrivent clefs en mains », raconte Aquilino Morelle, qui a rédigé, avec Claude Allègre, Pierre Moscovici, en campagne dans le Doubs et Dominique Strauss-Kahn, le « petit livret vert ». « Plume à la main, Lionel a repris le texte. Il l'a lu au moins cinq fois. Rien ne lui a échappé », observe le jeune permanent. Un autre jeune,

le mauroyiste Gilles Finchelstein, a assisté le rocardien Alain Bergounioux, en liaison avec Marc-Antoine Jamet, le très proche collaborateur de Laurent Fabius au groupe de l'Assemblée nationale, pour les « argumentaires » et les « ritournelles » envoyés aux candidats.

Les cercles produisent. Le travail est collectif. Le parti a été largement mis à contribution, à travers ses structures, dans la bataille électorale, avec une équipe nationale de campagne de soixante personnes. Mais tous les membres des équipes Jospin font le même constat que Daniel Vaillant : « Il n'y a qu'un seul chef », Lionel Jospin, surnommé

« Albert » dans les bons jours et « Kim Il-sung » lorsque son autorité se fait trop sentir. Contrairement à François Mitterrand, qui aimait mettre en concurrence ses collaborateurs, Lionel Jospin évite de jouer les uns contre les autres à partir d'une même commande. Il aime toutefois « croiser » les avis. « Il peut, par exemple, raconter un proche qui préfère garder l'anonymat, demander à Sautter une note sur un gouvernement à quinze, à Jean-Paul Huchon une fiche sur le fonctionnement de l'interministériel, à Moscovici une étude sur le rattachement direct du ministère du budget au premier ministre. Il demande des arguments techniques, mais il prend sa décision seul. »

Il décide seul, mais après avoir « utilisé », dans le meilleur sens du terme, ses conseillers. « La » décision apparaît ainsi toujours comme le fruit d'une réflexion collective. Elle résulte aussi des contacts qu'il nourrit, souvent à son domicile, avec le troisième cercle, celui des amis, qui se confond en partie avec le premier. Lionel Jospin aime échanger avec d'anciens hauts responsables de la présidence au temps de François Mitterrand, qu'il s'agisse d'Hubert Védrine ou de Jean-Louis Bianco, chargé d'une mission d'investigation auprès des partis socialistes européens, voire, plus épisodiquement, de Jacques Attali. Il aime aussi prendre l'avis de



SERGEJ 99

proches de Pierre Joxe sur les affaires corses, d'anciens collaborateurs des ministres des armées sur la défense, de son ami Jacques Valier sur l'économie ou encore d'Olivier Schrameck, son ancien directeur de cabinet à l'éducation nationale, aujourd'hui secrétaire général du Conseil constitutionnel. Ce dernier n'est pas socialiste et a conservé une totale indépendance, mais le premier secrétaire apprécie « l'éthique » de ce serviteur de l'Etat.

DANS une large mesure, l'équipe Jospin, au sens large, explique la réussite de la campagne socialiste, plus efficiente pour laisser apparaître une autre façon de gouverner et une autre conception de la morale publique que pour crédibiliser ses propositions économiques. A trois jours du second tour, elle continue à fonctionner pour la bataille électorale, Lionel Jospin ne cessant de répéter que « l'objectif reste de gagner » et que rien n'est acquis. L'après-1^{er} juin fait donc partie du non-dit. Si Lionel Jospin réfléchit à la composition d'un éventuel gouvernement - nécessairement resserré, comme il l'avait promis lors de la campagne présidentielle -, il n'en parle à personne. « Cela se fait, comme disait Montaigne, "en son cabinet" », assure Henry Pradaux. « On n'en a jamais parlé avec Lionel, renchérit Daniel Vaillant. Si certains disent le contraire, ils se vantent. » « Il y réfléchit, mais seul, ajoute un proche. Il sait qu'il y a beaucoup de gens qui voudraient être sur la photo et il se méfie. » Motus et bouche

Il aime décider seul ou écrire lui-même ses discours, mais après avoir beaucoup consulté. Dans cette campagne courte et très personnalisée, le Parti socialiste a certes été mis à contribution, avec une équipe nationale de soixante personnes, mais le premier secrétaire s'est surtout appuyé sur un cercle de fidèles

cousee : y penser sûrement ; n'en parler jamais !

S'il est amené à procéder à ce type d'exercice, deux ans après avoir échoué au seuil de l'Elysée, il a fort à parier qu'il le fera de la même manière qu'il avait composé son secrétariat national de dix-huit membres, en octobre 1995. Il s'était bien gardé, alors, de consulter les « courants ». Il avait sollicité individuellement les aspirants et avait soigneusement évité de leur dire avec qui ils se retrouveraient. Illustration de la méthode Jospin. Soucieux de ne pas donner l'impression de « s'y croire déjà », Lionel Jospin ne sourit qu'à demi, soupçonnant des collaborateurs trop bavards quand il voit dans la presse la composition de son futur gouvernement.

Si Matignon lui échoit, c'est aussi dans la structure et le fonctionnement de ce gouvernement qu'il tentera d'imprimer sa marque et sa vision d'une certaine éthique républicaine. « Il évoque toujours en exemple, raconte un acteur de la galaxie jospinienne, l'image de membres du gouvernement israélien qui négociaient, en bras de chemises avec les Palestiniens alors qu'en France, à l'époque de la guerre du Golfe, même les ministres d'Etat n'en savaient pas ce que pensait le chef de l'Etat. » L'équipe Jospin, telle qu'elle a fonctionné durant la campagne et même avant, pourrait alors préfigurer cette « nouvelle méthode de gouvernement » que... Jacques Chirac juge urgent d'« inventer ».

Michel Noblecourt
Dessin : Sergej